

CD, critique. VINOPHONY : Julien Gernay, piano (1 cd Klarthe, 2019)



CD, critique. VINOPHONY : Julien Gernay, piano (1 cd Klarthe, 2019). Julien Gernay est un pianiste accompli qui aime partager sa passion pour les divins cépages... A défaut de pouvoir déguster crus, liqueurs, éthers, divins nectars, sélectionnés par l'interprète, mis en dialogue avec chaque séquence musicale de ce parcours

singulier et personnel, le disque édité par **Klarthe** en fixe les marqueurs sonores pour des points de convergence, riches en émotions croisées, qu'il faudra vivre, comme des promesses d'instant à venir, en compagnie d'un œnologue et pourquoi pas en présence du pianiste lui-même, vrai connaisseur des liquides enchanteurs. Et qui prend plaisir à expliquer la connivence sensorielle entre telle écriture musicale et tel vin... « *Vinophony* », le titre laisse envisager pour la musique, une réceptivité autre, préparée, permise par l'apport d'un breuvage qui lui correspond.

A la croisée des deux univers, musique et vins, l'interprète comme un sorcier connaisseur des vertus de la nature sublimée par la main de l'homme, nous offre cette carte intime, remarquable et nouvelle géographie qui exalte les sens.

JULIEN GERNAY : VINOPHONY

un voyage enchanteur où l'ivresse est musicale...

Sur le plan strictement musical, le pianiste a le souci de la nuance, des couleurs, du chant intérieur (superbe **Schubert** : Impromptu n°4 D935). Puis, c'est l'efflorescence sonore, comme une cathédrale de sons et de timbres qui s'organisent à mesure que se déploient les Variations qui construisent la **Chaconne de Haendel** ; puis c'est le temps **schumannien**, suspendu, celui de la maturation du « Soir / Das abends », ivresse éperdue auquel répond l'affirmation déterminée plus articulée et caracolante d'« épanouissement / Aufschwung », conçu en un diptyque, vrai miroir où dialogue l'esprit à deux voix d'un Schumann ici crépitant et exalté.

Le Brahms expire une soie qui s'alanguit dans la pudeur et l'adieu maîtrisé (Intermezzo). **Ses deux LISZT** convoque le grand clavier symphonique et spirituel du virtuose abbé. La narration des années de Pèlerinage (en Suisse), dépeint la **Vallée d'Obermann** dans un crépitement sonore graduel dans lequel le pianiste exprime les sentiments qui étreignent Liszt lui-même, observateur inspiré, face au motif naturel, traversé par les souvenirs de son périple. Chez le **Fauré** qui suit, on distingue la fine espièglerie aérienne, chantante, comme enivrée (Barcarolle n°6) ; de même la fluidité picturale, riche en nuances et rubatos habités, racés, mordants, caractérisés (**Rumores de la Caleta de Albeniz**) ; et cette ivresse des émotions qui submergent et envoûtent l'âme enivrée, se libère enfin dans l'excellent **Debussy** au titre

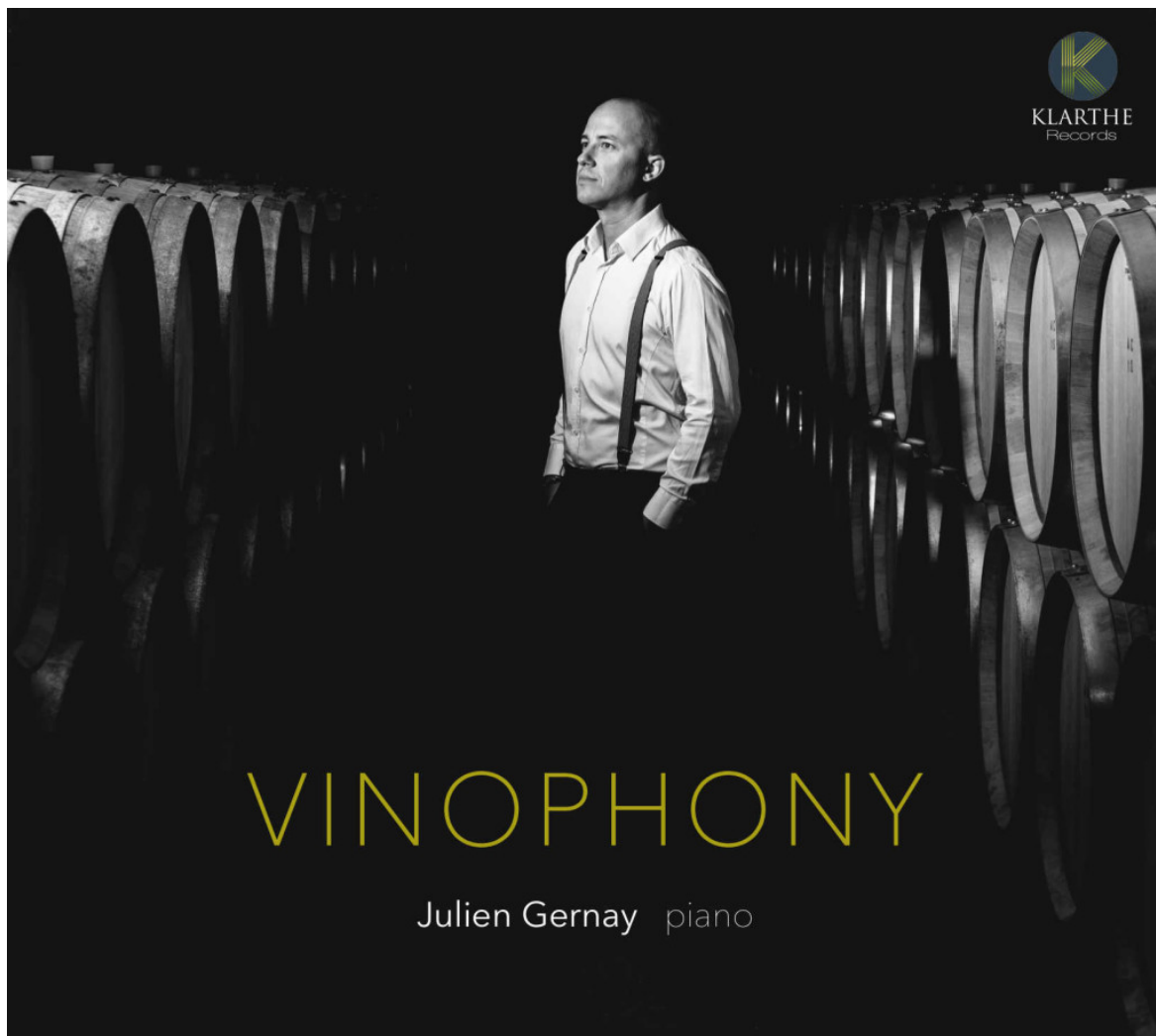
évoqueur d'un artiste syncrétiste et poète entre les mondes :
« les sons et les parfums se répondent dans l'air du soir »,
chant d'une volupté tenace qui pourtant se dérobe... Le clavier
magicien exprime la matière du rêve voire de l'extase.



En bref, sans pouvoir éprouver le vertige sensoriel
qu'apporte en conjonction, la dégustation d'un vin
choisi et qui leur correspond, les 12 séquences
musicales de ce parcours, hors format habituel,
enivrent les sens grâce à la sensibilité
électrisante du pianiste, guide inspiré et double passeur,
pour un cheminement des mieux conçus. Passionnante ivresse.
CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2019

CD, critique. VINOPHONY : Julien Gernay, piano (1 cd Klarthe,
2019) – Plus d'infos sur le site de **KLARTHE records**

[https://www.klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/vinophony
-detail](https://www.klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/vinophony-detail)



Tracklisting / Programme du cd VINOPHONY :

HAENDEL : Chaconne en Sol Majeur HWV 435 □ SCHUMANN :
Fantasiestücke opus 12 □ SCHUBERT : Impromptu n°4 D935 □ BRAHMS
: Intermezzo en la majeur opus 118 □ SCHUBERT : « Soirées de
Vienne » Valse Caprice n°6 S.427/6 (arr: F.LISZT)
LISZT : Années de Pèlerinage / Suisse – « Vallée d'Obermann »
S.160
LISZT : Consolation n°3 S.172

FAURÉ : Barcarolle n°6 opus 70

ALBENIZ : Recuerdos do Viaje : « Rumores de la Caleta » opus 71

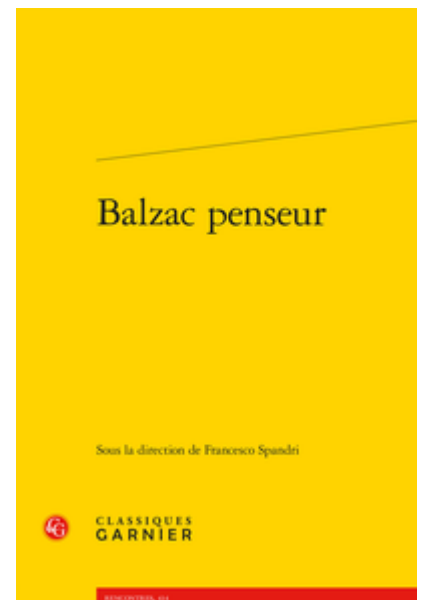
DEBUSSY, Préludes Livre I : « les sons et parfums tournent dans l'air du soir »

DEBUSSY, « Beau Soir » (arr: J.HEIFETZ)

Julien Gernay, piano

LIVRE événement. BALZAC penseur (collectif, direction : Francesco Spandri) – édition CLASSIQUES GARNIER

LIVRE événement. BALZAC penseur (collectif, direction : Francesco Spandri) – édition CLASSIQUES GARNIER. Au delà de l'observateur critique fin et analytique, qui rend sa prose d'une rare acuité épistémique, Balzac en interrogeant les effets et leurs causes et vice versa restitue aussi, en connivence avec son lecteur la progression des métamorphoses individuelles et dans le protocole de lecture, laisse à son lecteur le plaisir spécifique de déceler les étapes d'une pensée en action. Dans le travail de l'écrivain, le parcours du lecteur qui démasque et analyse, le sujet de l'analyse, Balzac dévoile la mécanique du cerveau qui tire les ficelles des actions. Pour autant Balzac, connaisseur des motivations,



peintre de la psyché, nous a-t-il laissé ses propres théories et opinions sur le propre du « génie » humain ? Les 3 parties de ce collectif multiplie les angles de compréhension de la diégèse balzacienne.

La foi, le politique, le don... sont inspectés moins par leur principe actif propre que dans la réception de leur idée.

Désormais la pensée individuelle ne se mesure exactement que dans sa relation au corps social : un existe dans ses interactions multiples qui découle de son propre mouvement aux autres. Les articles s'appuient tous sur une connaissance aiguë, personnalisée du texte balzacien (dont entre autres La Physiologie du mariage, Le colonel Chabert, Le chef d'œuvre inconnu...). Le chapitre le plus pertinent selon nous demeure à ce titre l'enseignement théorique balzacien des **Deux rêves** (Robespierre puis Murat) exposant ce en quoi tout exercice du pouvoir implique une autorité qui agit produisant ses conséquences implacables inévitables ; la cause, ses effets. La lecture de ce texte dévoile en définitive une pensée politique qui atteste de l'intelligence balzacienne, son unicité synthétique, exceptionnelle et toujours éclairante aujourd'hui. Contribution majeure.

LIVRE événement. BALZAC penseur (collectif, direction : Francesco Spandri) – édition CLASSIQUES GARNIER.

<https://classiques-garnier.com/balzac-penseur.html>

427 pages – Collection « Rencontres n°414 » – 49 euros

ISBN: 978-2-406-07978-1

ISSN: 2103-5636

DOI: 10.15122/isbn.978-2-406-07980-4

Éditeur: Classiques Garnier

Date de parution: 23/10/2019

Résumé rédigé par l'éditeur

» Tout à la fois mystique et matérialiste, Balzac reconnaît à la littérature et en particulier au roman sa pertinence épistémique. Cette entité fluide qu'est l'idée existe chez lui comme force sociale et actantielle : la pensée agit sur la matière et maintient une présence multiforme au sein de la diégèse. «

PREMIÈRE PARTIE

L'ŒUVRE BALZACIENNE ET LES SAVOIRS SCIENTIFIQUES

Introduction : Les ressources de l'abstraction (Francesco Spandri)

Balzac et la querelle des analogues

L'imaginaire des fluides chez Balzac

Penser le magnétisme / Science, fantastique et ironie

La démarche de la pensée ou la métaphore vive

DEUXIÈME PARTIE

LE MOUVEMENT D'UNE PENSÉE EN ACTE

Penser la foi

Balzac penseur de l'histoire ?

Le retour, Du dispositif fictionnel à l'anthropologie historique

Pensée et métaphore du corps social

Balzac : une théorie du mensonge ? Hypothèses autour du Colonel Chabert

La pensée du « don » : figures de la donation de l'art et du savoir

Balzac et la question du génie

Penser la peinture : Le Chef d'œuvre inconnu

La pensée du livre

Un moment « littéraire » de la pensée : le statut de la connaissance dans la Physiologie du mariage

Rêves de terreur / Balzac penseur politique dans Les Deux Rêves

Un sang irréparablement versé / Relire La Bourse à la lumière de l'Essai sur le don de Marcel Mauss

TROISIÈME PARTIE

UNE FORME QUI PENSE

« Faire penser son lecteur » : A quoi reconnaît-on le philosophique balzacien ?

Lire, c'est penser peut-être à deux ? / De la fiction à la réflexion

Penser l'exprit avec Balzac

Balzac penseur post-mortem

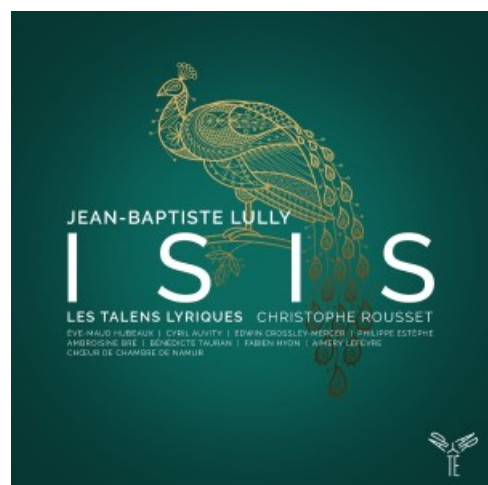
Balzac théoricien ?

ISIS de Lully

PARIS, TCE, ven 6 déc 2019, 19h30. En version de concert, l'un des opéras les moins connus de Lully et pourtant l'un des mieux écrits... qui d'ailleurs ne devrait pas s'appeler ISIS mais **IO**, la nymphe aimée de Jupiter et qui dût éprouver la haine jalouse et donc la sadisme de Junon, l'épouse officiel du Dieu des Dieux. A travers son prétexte mythologique, la partition égratigne quelques protagonistes de la Cour de Louis XIV dont surtout la favorite en titre, La Montespan qui se reconnut évidemment dans le rôle infect de Junon et ... obtint du Roi pour se venger l'exil du poète librettiste Quinault. Le TCE à Paris affiche une version de concert d'un ouvrage majeur de Lully qui avant Rameau au XVIII^e (dans son dernier opéra Les Boréades de 1764), met en scène la folie amoureuse, la haine divine et la torture...

LIRE ici notre critique du cd ISIS de Lully dont la

distribution est celle du spectacle parisien : [ISIS de LULLY par Les Talens Lyriques](#)



CD, critique.LULLY : ISIS / Io. Talens Lyriques, Ch Rousset (2 cd APARTE – juil 2019). Après Bill Christie et Hugo Reyne, tous d'eux ayant différemment réussi leur propre lecture d'*Atys* (respectivement en 1987 et 2009), sommet de l'éloquence et du sentiment XVII^e, **Les Talens lyriques et leur chef Christophe Rousset poursuivent une sorte d'intégrale des**

opéras de Lully chez Aparté. Un défi redoutable et un courage immense... tant les plateaux sont difficiles à réunir, et le répertoire toujours écarté des scènes lyriques. Qui programme aujourd'hui le Florentin anobli / naturalisé par Louis XIV ? On s'étonne d'une telle situation, qui d'ailleurs vaut pour le baroque en général : même Rameau, le plus grand génie dramatique et orchestral du XVIII^e peine à défendre sa place à chaque saison nouvelle, en particulier à l'Opéra de Paris. Que l'on ne nous parle pas d'équilibre et de diversité des programmations. Le Baroque est de moins en moins joué au sein des théâtres d'opéras en France. Donc réjouissons nous de ce nouvel opus Lully par Ch Rousset.

Pourtant, soit qu'il soit question de la prise ou de l'économie du geste général, la petitesse du son ne cesse ici d'interroger : on sait que les effectifs requis pour les créations devant la Cour et le Roi, ne craignaient pas l'ampleur ; d'ailleurs toutes les gravures le représente : l'orchestre était pléthorique. Ce qui laisse imaginer un tout autre son à l'époque... Pourquoi alors ce format sonore si étroit et serré, d'autant que le traitement final souhaité lisse tout relief. Pas d'aspérité, ni de timbres définis: un juste milieu qui atténue toute disparité et tend à unifier la globalité vers une uniformité désincarnée. S'agirait-il alors

d'une autre raison ? La vision propre au chef qui en phrases courtes, certes précises mais systématiques jusqu'à la mécanique, sonne sèche ; des tempos parfois très précipités soulignent une lecture nerveuse... et finalement dévitalisée. Voici un Lully étroit et mécanisé qui manque singulièrement d'ampleur, de souffle, de respiration. Tout ce qu'ont apporté et cultivé autrement et par un orchestre et un continuo plus palpitant, les précédents déjà cités : Christie et Reyne. Pas sûr que les détracteurs et critiques d'un Lully trop affecté, sophistiqué, et finalement artificiel, ne changent d'avis après écoute de cet album. [Lire la critique complète d'ISIS de Lully par Les Talens Lyriques](#)

DVD, critique. MASSENET : MANON par K MacMillan – Lamb, Muntagirov, Yates (Opus Arte, 2018)

DVD, critique. MASSENET : MANON par K MacMillan – Lamb, Muntagirov, Yates (Opus Arte, 2018). Inusable poétique de MacMillan... Sir **Kenneth MacMillan** a marqué les esprits par sa maîtrise du dramatisation, sachant revivifier la force émotionnelle de sujets et mythes, tels Romeo et Juliette (1965 où s'imposa Nureev, jeune pilier d'une Margot Fonteyn à plus de 50 ans) ou la comédie dramatique Mayerling (1978). Sa sensibilité narrative qui reste



expressive et élégante s'est affirmée dès 1973 lors de sa création à Covent Garden (avec Anthony Dowell et Antoinette Sibley, duo mythique du Royal Ballet) dans son inusable Manon (de son titre complet « L'histoire de Manon »), d'après Massenet (c'est à dire ses opéras mais pas sa Manon contrairement). Comme John Cranko quand il s'empare de l'histoire d'Onéguine (pas une note de l'opéra éponyme de Tchaïkovski) Même si la fameuse scène à Saint-Sulpice où la courtisane Manon parvient à séduire et reconquérir DesGrioux devenu abbé, a été supprimée, McMillan trouve le ton juste, réalise avec mesure et équilibre le thème de l'amour contraint et finalement triomphant dans la mort; l'écriture narrative de McMillan, par sa clarté et sa poésie – bel effet d'un équilibre maîtrisé, a depuis influencé dans cette mouvance dramatique, les Crnako donc, surtout John Neumeier, a contrario d'un Béjart plus abstrait, et allégorique voire conceptuel. Jamais épais voire saint-sulpicien, McMillan préserve toujours une finesse psychologique admirable dont la Dame aux camélias de Neumeier est lui aussi redevable.



Sur les traces du roman de l'abbé Prévost (1731), la place majeure est réservée à la ballerina **Sarah Lamb**, Manon un peu sage cependant, qui devrait déployer une caractérisation riche, complexe, à multiples facettes : lolita écervelée, jouisseuse manipulant ses protecteurs, adoratrice de bijoux et de diamants (II) ; surtout dans la mort, agonisante, amoureuse sincère et jusqu'aboutiste, dans une plaine perdue de Louisiane (III) : peu à peu ce que révèle McMillan c'est l'évolution du personnage qui à mesure qu'il perd son insouciance gagne en humanité et en profondeur pour se consumer totalement. Le DesGrioux de **Vadim Muntagirov** assoit la forte conviction de cette production de 2018 : c'est un partenaire très solide aux côtés de Sarah Lamb, liane

sensuelle, féminine jusqu'aux bouts de ses chaussons. Face à eux, agent du destin, qui rappelle toujours les deux cœurs trop jeunes et crédules à leur sort tragique, le Lescaut de **Ryoichi Hirano** s'impose par sa profondeur et la justesse du personnage.



Dans la fosse, **Martin Yates** souligne les couleurs et les accents divers de la partition collectée par Leighton Lucas, qui reprend nombre de partitions extraites des opéras de Massenet. La version utilisée bénéficie d'une réorchestration réalisée par Yates en 2011. Plus de 40 ans après sa création, cette Manon de McMillan d'après Massenet n'a perdu aucun de ses charmes musicaux comme chorégraphiques. Un jalon classique et essentiel pour toute collection chorégraphique.

Distribution :

Manon – Sarah Lamb
Des Grieux – Vadim Muntagirov
Lescaut – Ryoichi Hirano
Monsieur G.M. – Gary Avis
Lescaut's Mistress – Itziar Mendizabal
Madame – Kirstin McNally
The Gaoler – Thomas Whitehead
Beggar Chief – James Hay
Courtesans – Fumi Kaneko, Beatriz Stix-Brunell, Olivia Cowley,
Mayara Magri

Production:

Orchestration – Martin Yates (2011)
Choreography – Kenneth MacMillan

Staging – Julie Lincoln and Christopher Saunders
Designs – Nicholas Georgiadis
Lighting design – John B. Read

DVD, critique. MASSENET : MANON par K MacMillan – Lamb, Muntagirov, Yates (Opus Arte, 2018) – Corps de Ballet du Royal Ballet, Orchestre de the Royal Opera House / Martin Yates, direction.

Illustration : © Alice Pennefather

OPUS ARTE



ROYAL
OPERA
HOUSE

THE ROYAL BALLET



KENNETH MACMILLAN'S
MANON

SARAH LAMB | VADIM MUNTAGIROV

MUSIC JULES MASSENET

ORCHESTRA OF THE ROYAL OPERA HOUSE

CONDUCTOR MARTIN YATES

PARIS, Cortot, 2 déc 2019. Le Temps retrouvé. Li-Kung Kuo (violon) – Cédric Lorel (piano) (1 cd Cadence Brillante)

PARIS, Cortot, 2 déc 2019. Le Temps retrouvé. Li-Kung Kuo (violon) – Cédric Lorel (piano) / 1 cd Cadence Brillante.

A la recherche de Proust, et tout autant de la figure centrale d'Eugène Ysaÿe, le violoniste **Li-Kung KUO** et le pianiste **Cédric LOREL** mêlent avec intelligence

et avec un vrai goût des filiations et des correspondances quatre compositeurs français aux tempéraments distincts ; tous



se rejoignent sur un point : l'expression la plus juste et la plus précise du sentiment intérieur. A la fois expressifs (et mesurés), et introspectifs (sans appuis excessifs), les deux interprètes ressuscitent un âge d'or de la musique de chambre française à l'époque d'A la recherche du temps perdu. Musique et littérature dialoguent ici naturellement. De fait, dans cette vivacité aiguë qui creuse la charge émotionnelle de chaque morceau, sans rien omettre de chaque enjeu poétique, le duo rend justice à l'esprit Belle Epoque, sorte de romantisme tardif transcendé. S'affirment surtout deux sommets du chambrisme français (avec en volet final de ce triptyque imaginaire, le Trio de Ravel, absent ici car il faudrait un 3^e complice) : le Poème de Chausson et la Sonate n°1 de Saint-Saëns, entre gravité et ravissement.

Le premier morceau (**Caprice** d'après La Valse de St-Saëns) affirme la virtuosité directe enflammée dont **Ysaÿe** était coutumier, habile à s'approprier chaque partition, avec une intensité et une articulation percutante, vive, précise, mordante. La personnalité inspire l'ensemble du programme ; c'est lui qui créa des pièces aussi prestigieuses que le Quatuor de Debussy, le Poème de Chausson. Avec Raoul Pugno (piano), Ysaÿe joua la Sonate de Saint-Saëns dont il déduit une étude elle aussi saisissante par son nuancier expressif, ses crépitements d'une très haute virtuosité.

CHAUSSON, SAINT-SAËNS...

un âge d'or du chambrisme français

Chez **Debussy**, on relève dès « l'Allegro vivo » l'activité filigranée, inscrite dans le repli et la conservation du souvenir (chant et ligne du violon). « Intermède » est exprimé comme une pantomime, légère, d'une nervosité arachnéenne,

précisément expressive, pure instant de poésie évocatoire, aux imprévisibles intentions, aux humeurs esquissées, changeantes. « Très animé » laisse s'exprimer une agitation enivrée tout en délicatesse intérieure et pudique pourtant (réitération du thème de l'Allegro vivo), mais aussi presque lascive (hispanisme comme endeuillé et plein de panache).

Le piano choisi (Bechstein 1898) captive par sa qualité de rebond, velours allusif en particulier dans le climat de pluie suspendue qui installe ce calme inquiet et langoureux du **Poème de Chausson**. Préalable qui est amorce suspendue, d'une tristesse mesurée, elle aussi productrice d'un vrai climat poétique qui est propice à faire jaillir le sentiment : la ligne du violon est longue, sur le souffle, d'une infinie gravité, d'une profonde tendresse, d'un rayonnement peu à peu lumineux qui s'embrase littéralement. C'est sous les doigts du taiwanais Li-King Kuo, le déploiement de cette sensibilité claire et transparente, ligne éperdue, étirée jusqu'aux confins du souffle, essentiellement française.



Puis s'accomplit le miracle du **Saint-Saëns (Sonate n°1, modèle présumé de la fameuse Sonate de Vinteuil)**: très complices, et même fusionnels, piano et violon réussissent dans le premier mouvement « Allegro agitato », le plus long (7 mn), agité en effet et même crépitant, d'une activité que l'on penserait rien que bavarde, jusqu'à l'émergence de la « petite phrase », motif chantant dans l'aigu, vrai jaillissement d'un souvenir de ravissement fugace, qui apaise du fait même de son énoncé. La suggestion, l'allusion, l'infini mélancolie qui portent au rêve et à l'abandon, contrasté avec les passages plus tendus voire âpres, structurent une partition qui relève du génie de Saint-Saëns. Même s'il n'aimait pas le compositeur, Proust a dû irrésistiblement être vaincu par l'infinie tendresse de la mélodie centrale, désormais entêtante et emblématique de tout son œuvre littéraire. Les interprètes laissent à l'œuvre de

superbes plages de dialogues feutrés, comme enveloppés par la question et le sens du souvenir et de la mémoire. C'est un temps rétrospectif et intime, mais aussi dans la réalisation, une formidable énergie active qui résoud et libère (réitération du motif « mauve » dans le dernier « Allegro molto »).

D'un bout à l'autre on goûte le velouté diaphane du piano, son crépitement crépusculaire (« mauve » et lunaire, aurait dit Marcel Proust, in texto) ; comme le chant en extase d'un violon qui caresse ses souvenirs, accepte, s'émerveille. En phrases étendues, éperdues (Adagio). En crépitement halluciné, roboratif (dernier Allegro molto). La qualité du chant du violon (Testore 1700, « ex Galamian ») s'épanouit sans emphase en toute complicité avec le Bechstein, le piano préféré de Debussy.

La qualité d'articulation et de chant du violon, se manifeste pleinement enfin dans l'extase mélodique du **Hahn**, évidemment un « Nocturne » pour mieux se glisser et dialoguer avec le motif crépusculaire de la petite phrase inventée par Saint-Saëns.

CD, événement, critique. Le Temps retrouvé. Li-Kung Kuo (violon) – Cédric Lorel (piano) (1 cd Cadence Brillante) –
parution le 15 novembre 2019

LIRE aussi notre [présentation du cd LE TEMPS RETROUVÉ – Li-Kung Kuo \(violon\) – Cédric Lorel \(piano\)](#)

CONCERT A PARIS

Concert de lancement
PARIS, Salle Cortot,
Lundi 2 décembre 2019, 20h30

Li-Kung Kuo (violon)
Cédric Lorel (piano)

RÉSERVEZ

<https://www.billetweb.fr/kuo-lorel-le-temps-retrouve>

Programme :

Reynaldo Hahn (1874-1947)
Nocturne pour violon et piano

Claude Debussy (1862-1918)
Sonate pour violon et piano

Ernest Chausson (1855-1899)
Poème op. 25

Camille Saint-Saëns (1835-1921)
Sonate pour violon et piano n°1 op. 75

Eugène Ysaÿe (1858-1931)
Caprice d'après l'Etude en forme de valse op. 52 n°6 de Saint-Saëns



GRAND ENTRETIEN



[LIRE](#) notre entretien avec le violoniste Li-Kung Kuo et le pianiste Cédric Lorel. Le duo explique l'enjeu artistique de leur premier album édité par Cadence Brillante : ressusciter l'engagement d'une personnalité musicale de premier plan, en lien étroit avec la composition et les auteurs de son temps... Eugène Ysaÿe et les compositeurs de

son temps : la Belle Epoque (Hahn, Chausson, Saint-Saëns, Debussy...)

Propos recueillis en novembre 2019

TEASER VIDEO

CD, critique. SCHUMANN, Clara et Robert : Sonates. Margarita Höhenrieder, piano Pleyel (1 cd Solo Musica)

CD, critique. SCHUMANN, Clara et Robert : Sonates. Margarita Höhenrieder (1 cd Solo Musica). Née le 13 septembre 1819 , Clara Schumann, aurait donc eu en septembre 2019 : 200 ans. Rien de moins. Voilà qui mérite un programme spécifique. Celui défendu par la pianiste Margarita Höhenrieder suscite l'adhésion car il est risqué (clavier d'époque) et réussit la maîtrise de l'instrument en dépit de sa mécanique très délicate et de la sonorité imprévisible qui en découle.

De plus, à l'heure de la parité proclamée, espérée, affirmée ; à l'heure du mouvement #metoo et aussi de la féminisation tant attendue des métiers du classique, dont évidemment celui de « cheffes » d'orchestre donnant naissance désormais au nouveau terme « maestra », il est temps de réinterroger le génie musical... au féminin. Voici un programme à point nommé ; qui



affirme le génie d'une femme admirable, pianiste virtuose et plus célèbre que son mari Robert ; et donc aussi compositrice : **CLARA SCHUMANN (1819 – 1896)**. Margarita Höhenrieder a le cran de choisir un instrument historique (Grand Pleyel daté de 1850) dont le timbre et la longueur sonore (un peu courte, surtout dans les graves) redessinent l'architecture et les relief des partitions de Clara : la (seule) **Sonate**, pièce maîtresse (surtout par son mouvement premier), mais aussi ici ses Trois Romances opus 11, d'une très riche vie intérieure et toutes de climats et contrastes exacerbés, parfois tendus.

Ainsi, tout le tempérament à la fois tendre et exalté, mais d'une ivresse digne de son compositeur de mari, s'écoule, respire, enfle ; en particulier dans l'ample premier mouvement de plus de 8 mn, qui restitue l'ardeur et la passion, la profondeur sourde et la gravité aussi (Rondo final), d'une compositrice romantique de premier plan.

Mises en dialogue avec les pièces de son épouse, les œuvres de Robert font valoir par contraste et comparaison (inévitables), l'écriture plus serrée, parfois mieux construite que celle de Clara ; ce qui frappe immédiatement c'est l'éloquence dramatique directe de Robert, très habile à contraster (qu'il soit Eusebius ou Florestan), quand Clara s'enivre et rêve, plus lyrique et d'une écriture qui se plaît à la longueur voire à la volupté à la fois grave (là encore) et secrète (quoique que la coupe syncopée, si vive de l'Andante des Trois

Romances semble embrasée, exaltée au plus haut point). Voilà qui anticipe clairement son favori et futur grand ami intime, son cadet Johannes Brahms (et probablement fou amoureux de la musicienne). Le jeu de la pianiste sait équilibrer les difficiles plans sonores, d'autant que la mécanique du piano requis reste fragile, délivrant cette tension et cet éclat parfois sec, propres aux instruments historiques. L'attention et le souci d'une certaine vie intérieure ; mais aussi le nerf et l'énergie conduisent du début à la fin l'approche de la pianiste, chez Clara comme chez Robert dont elle sait exprimer le feu qui dévore dès le premier mouvement So rasch wie möglich de la Sonate n°2, de braise et d'ardeur ciselée. Clara / Robert ont composé un couple magistral. Ils affichent et défendent tous deux, deux tempéraments ardents et trempés, absolument captivants. Sans que Clara dans la confrontation des écritures, n'en souffre d'aucune sorte. Bel engagement du jeu. Ce disque nous le démontre encore.

CD, critique. SCHUMANN, Clara et Robert : Sonates. Margarita Höhenrieder (1 cd Solo Musica) – Enregistrement réalisé en Suisse en janvier 2019

James GRAY met en scène les Nozze de Mozart



PARIS, TCE. MOZART: Nozze par James GRAY, 1er nov – 8 déc 2019. Le cinéaste américain James Gray, bien connu pour soigner en particulier le profil psychologique de ses personnages, comme le tableau final qui les abandonne à leur destin, réussira-t-il à renouveler notre perception des Nozze de Figaro de Mozart et Da Ponte, eux-même inspirés par Beaumarchais ? Dans le trop court film d'annonce, édité sur le site du TCE, James Gray explique pourquoi il a

dit oui à cette aventure qui l'éloigne du cinéma, son territoire naturel. Lunettes d'intellos, faux air de mal rasé sorti de son lit, – en réalité très new-yorkais, mais passionné par l'opéra, le réalisateur veut rendre hommage à une partition et une pièce lyrique qu'il trouve « presque parfaite »...

GRAY, de l'espace à l'opéra

Né en 1969 (il a eu donc 50 ans en avril 2019), l'américain (d'origine ukrainienne) né à New York, James Gray met en scène Les Noces de Figaro du do mythique Mozart et Da Ponte. Adolescent, il a déserté les bancs de l'école pour occuper la rangée de fauteuil au cinéma, connaissant toutes l'histoire du genre et se passionnant aussi pour la littérature russe (Dostoïevski en particulier et aussi Tolstoi) : il adapte au cinéma le sens d'une narration souvent épique, mais a le souci de la psychologie intime : ce qui le place comme le plus européen des réalisateurs américains.

Première au TCE, Paris

James Gray met en scène

MOZART

De la psychologie autant que de l'action. Le réalisateur s'est taillé une très solide réputation au cinéma avec des films devenus cultes : Little Odessa conçu à 25 ans en 1994 et qui remporte le lion d'argent de Venise (chronique noire et familiale dans un quartier dont il a parfaitement connu l'ambiance et les dangers ; The Yards (2000, autre épisode noir qui décrit la mafia newyorkaise) ; la nuit nous appartient (2007), Two lovers (2008), surtout The Immigrant (2013 dont l'héroïne incarnée par Marion Cotillard évoque la lente descente aux enfers d'une jeune polonaise débarquant à New York) ; puis c'est le chef d'œuvre absolu, illustration d'un rêve personnel et esthétique qui adapte The Lost City of Z (2016), dramaturgie progressive qui comme dans The Immigrant, converge peu à peu vers l'éblouissement saisissant du dernier tableau, véritablement composé comme une peinture d'histoire. Aucun doute alors, James Grey est non seulement un grand narrateur, c'est aussi un esthète. Puis en 2019, le cinéaste renouvelle le genre SF depuis Alien, avec Ad Astra (vers l'étoile). Moins connu (et compris) aux USA qu'en Europe, James Gray a la passion de l'opéra. Réussira-t-il son premier coup à Paris en décembre prochain ? A t il la fibre mozartienne ?

PARIS, TCE

29 nov , 1er, 3, 5, 7, 8 décembre 2019

6 représentations

[Infos et réservations](#)

<https://www.theatrechampselysees.fr/la-saison/opera-mis-en-scene/les-noces-de-figaro>

Informations
Réservations

DISTRIBUTION

Glysleïn Lefever: chorégraphie

Christian Lacroix: costumes

Bertrand Couderc: lumière

Anna Aglatova: Suzanne

Robert Gleadow: Figaro

Stéphane Degout: Le Comte Almaviva

Vannina Santoni: La Comtesse Almaviva

Eléonore Pancrazi: Chérubin

Carlo Lepore: Bartolo

Jennifer Larmore: Marceline

Florie Valiquette: Barberine

Mathias Vidal: Basilio

Matthieu Lécroart: Antonio

Rodolphe Briand: Curzio

Le Cercle de l'Harmonie

Unikanti : Gaël Darchen, direction

Jérémie Rhorer: direction

James Gray: mise en scène

Santo Loquasto: scénographie

Opéra chanté en italien, surtitré en français et en anglais

Durée de l'ouvrage 2h40 environ

Mozart suit les pas de Beaumarchais : il n'oublie rien des enjeux de chaque protagoniste, 5 entités parfaitement caractérisées ; ni le contexte français de la Révolution qui couve : un climat de rébellion et de liberté à tout craindre qui exalte les désirs et les pulsions de chacun... Voilà pourquoi tout tend ici à l'implosion, en particulier des codes d'une société (celle monarchiste) passablement inégalitaire et injuste. Tous sans exception souffrent : les valets, Suzanne et Figaro, soumis à des règles éculées qui les renvoient toujours à leur « bassesse » sociale ; le Comte jouisseur invétéré qui comme Don Giovanni, « tourne en rond » ; la Comtesse son épouse, aussi frustrée, abandonnée que négligée...



Outre les défis et les attentes que suscitent le choix d'un metteur en scène de cinéma dans la réalisation de cette nouvelle production, le chef requis, mozartien diversement apprécié chez Mozart, Jérémie Rhorer poursuit son approche du théâtre mozartien au TCE (après Idomeneo, La Clémence de Titus, Così fan tutte et Don Giovanni, ces nouvelles Nozze sont donc le cinquième opus dirigé avenue Montaigne, avec son ensemble Le Cercle de L'Harmonie sur instruments d'époque). Mais autant « d'expérience » saurait-elle égaler l'excellente et récente maîtrise mozartienne d'un autre chef Mathieu Herzog et son fabuleux collectif Appassionnata (révélsés dans une fabuleuse triologie symphonique, pourtant très délicate; les 38, 39 et 40èmes symphonies de Mozart, cimes orchestrales pour tout chef digne de ce nom ?

Parmi les chanteurs à suivre particulièrement, la Comtesse de la soprano Vannina Santoni, déjà remarquée à l'Opéra de Tours (XX), dans un récital Beethoven et Mozart avec le Palais royal (le temps des héros)... La chanteuse saura-t-elle exprimer toute le désarroi et la solitude de Rosina, hier courtisée par Belfiore, aujourd'hui devenue épouse délaissée ? De même, le Cherubin de la pétillante Eléonore Pancrazi dans le rôle de Cherubin...

Vendredi 22 novembre 2019, 18h30

Rencontre avec Erik Orsenna, auteur de Beaumarchais, un aventurier de la liberté, Jérémie Rhorer, directeur musical, James Gray, cinéaste et metteur en scène, Frédéric Bonnaud, directeur général de la Cinémathèque française.

Entrée libre – Inscription obligatoire [ICI](https://billetterie.theatrechampselysees.fr/selection/event/date?productId=101500458435)

<https://billetterie.theatrechampselysees.fr/selection/event/date?productId=101500458435>

France Musique diffuse cet opéra le 28 décembre à 20h

LILLE. Symphonie n°1 de CHOSTAKOVITCH par l'ONL / JC CASADESUS



LILLE. Les 6, 7 nov 2019. ONL, JC Casadesus. CHOSTAKOVITCH : symph n°1. L'Orchestre National de Lille et Jean-Claude Casadesus nous offrent dans ce programme riche en contraste deux tempéraments totalement opposés : la simplicité solaire

d'un Mendelssohn fauché trop tôt (1845), et la sensibilité plus ambivalente du jeune Chostakovitch de 1926, inspiré par une ironie de plus en plus caustique voire grinçante. Et pour débiter la frénésie sanguine et méditerranéenne d'un autre jeune compositeur fougueux, Hector Berlioz à l'époque de son

Carnaval Romain (ouverture) : en réalité, la partition du Romantique français datée de 1844, est une ouverture alternative à son opéra (maltraité) Benvenuto Cellini, comédie shakespearienne d'une exceptionnelle vitalité. Berlioz y recycle en particulier le duo Cellini et Teresa (Vous que j'aime plus que ma vie), confronté au grand chœur collectif du Carnaval proprement dit.



D'une vitalité inédite dans l'œuvre de **Dmitri Chostakovitch**, son opus symphonique n°1 a certes ce goût du sarcasme et de la terreur rentrée, mais éblouit surtout par sa « joie de vivre », une ivresse sincère et désinvolte que ne connaissait pas de la part du compositeur

qui manie comme personne le double langage. JC Casadesus aborde la partition créée à Leningrad en mai 1926 avec l'ardeur et la précision qui sied à une exceptionnelle versatilité, servi par une orchestration habile et raffinée ; le jeune compositeur encore élève du Conservatoire (19 ans) n'hésite pas à maintenir ses options de composition, contre l'avis d'un Glazounov plutôt réservé sur la sonorité de certains passages... Déjà l'humour apparent du premier mouvement (Allegro) sonne ambigu ; d'autant que le scherzo (Allegro ou 2è mouvement) précise cette ironie encore vacillante au début... qui soutient et porte la maturité du Finale dont le caractère sombre voire amer révèle la vraie personnalité de Chostakovich : plus inquiète et analytique que bavarde ; sauvage et hypersensible ; consciente malgré elle, des terreurs qui menacent dans l'ombre proche.

Le programme du concert comprend également le sublime **Concerto pour violon n°2 de Mendelssohn**, sommet de romantisme lumineux, intense, condensé, lui aussi sans effusion gratuite. Avec le violoniste albanais Tedi Papavrami. L'opus 64 est souvent le sujet d'un malentendu, permis par l'apparente simplicité brillante de son écriture ; rien de tel ici tant Mendelssohn y reste comme Mozart, d'une économie qui signifie non virtuosité mais sincérité et vérité. Amorcée dès 1838, achevée en 1844, le Concerto est créé à Leipzig en mars 1845... quelques mois plus tard, Felix Mendelssohn s'éteignait à l'âge de 36 ans.



Mercredi 6 & jeudi 7 novembre 20h
Lille – Auditorium du Nouveau Siècle
Voyage romantique

Informations
Réservations

Berlioz

Le Carnaval romain, ouverture

Mendelssohn

Concerto pour violon en mi mineur

Chostakovitch

Symphonie n°1

ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE – Direction : **Jean-Claude Casadesus** – Violon : **Tedi Papavrami**

https://www.onlille.com/saison_19-20/concert/voyage-romantique
[/](#)

En région

Pas de billetterie O.N.L / billetterie extérieure

Soissons Cité de la Musique et de la Danse – Vendredi 8 novembre 20h

Infos et réservations : 03 23 59 83 86

Anzin Théâtre – Samedi 9 novembre 20h

Infos et réservations : 03 27 38 01 10

Présentation du programme par l'Orchestre National de Lille :
« Immense musicien et remarquable homme de lettres, le violoniste albanais Tedi Papavrami possède un parcours artistique hors du commun. Son archet virtuose, à la fois pur et lyrique, sera l'instrument idéal pour enchainer les emportements romantiques et la féerie bondissante du splendide Concerto pour violon n°2 de Mendelssohn. Créée en 1926, la Symphonie n°1 est l'une des œuvres les plus joyeuses de Chostakovitch. Bien sûr, on y retrouve le goût du sarcasme, les brusques changements d'humeur et le romantisme noir du compositeur russe. Mais la symphonie trace également une montée en puissance, magistralement conduite par Jean-Claude Casadesu. »

« Romantic journey

The remarkable Tedi Papavrami enchants Mendelssohn's splendid Violin Concerto No. 2 in E min. Premiered in 1926, Symphony No. 1 is one of Shostakovich's most jubilant works, building to a powerful ending, all under the baton of Jean-Claude Casadesus. »

CD, critique. BEETHOVEN : Symph n°9 – Bernstein, Berlin 1989 (2 cd DG Deutsche Grammophon)

CD, critique. BEETHOVEN : Symph n°9 – Bernstein, Berlin 1989 (2 cd DG Deutsche Grammophon). Pour commémorer les 30 ans de la chute du Mur de Berlin, DG réédite une très belle lecture de la 9è de Beethoven, devenue hymne de l'Europe progressiste, désormais indissociable des grandes heures et célébrations de l'histoire européenne. Evidemment contexte oblige, les interprètes venus célébrer la fin de l'Allemagne divisée, désunie en chantant l'ode fraternelle conçue par Beethoven comme l'appel à changer de monde, sont hautement inspirés par l'urgence et la joie collective de la Chute du mur. D'autant que la direction organique, instinctive, très investie du chef d'origine juive, **Leonard Bernstein** restitue toute la



profondeur et l'humanité de la partition et du contexte dans lequel elle est ainsi réalisée en décembre 1989. L'année est celle de la mort de Karajan, le plus grand chef d'alors ; Bernstein lui aussi chez DG, Deutsche Grammophon, fait figure de dernier géant d'un monde porteur d'un nouveau, renouvelé comme plein d'espairs.

RÉÉDITION HISTORIQUE

Plateau de grande classe dont la diva bellinienne **June Anderson**, orchestre bavarois auquel se sont joints divers super solistes de différents orchestres (Dresde, Leningrad, Londres, New York, Paris... il faut bien défendre l'idée d'une phalange concrètement européenne); chœurs multiples également pour l'occasion (Dresde, Munich, Berlin GDR)... ce live du 25 décembre 1989 au Schauspielhaus de Berlin est de fait, fédérateur, historique. Donc incontournable. La fièvre de l'histoire rejoint l'oeuvre fraternelle et humaniste du plus génial des symphonistes de l'histoire européenne. Tout un symbole. L'occasion insuffle une tension unique à la partition de Beethoven. La sensibilité communicative du chef choisi fait le reste.

CD, critique. BEETHOVEN : Symph n°9 – Bernstein, Berlin 1989 (2 cd DG Deutsche Grammophon).

Ode an die Freiheit – Ode to Freedom

Beethoven: Symphony No. 9

Symphonieorchester des Bayerischen Rundfunks

Chor des Bayerischen Rundfunks

Chor der Staatskapelle Dresden

Kirov Orchestra, St Petersburg

Orchestre de Paris

London Symphony Orchestra

New York Philharmonic

Leonard Bernstein, direction

Live from Berlin 25 December/bre 1989

Parution : 27 Sept. 2019

2 CD Deutsche Grammophon – 0289 483 7441 0

CD critique. ENCORES : Nelson FREIRE, piano (1 cd DECCA).



CD critique. ENCORES : Nelson FREIRE, piano (1 cd DECCA). DECCA souffle les 75 ans du pianiste brésilien **NELSON FREIRE**, et aussi des décennies de coopération artistique, l'artiste étant avec [Cecilia Bartoli](#) l'un des derniers plus anciens interprètes exclusif de la marque bicolore. **Les 30 titres ici composent une manière de jardin personnel**, où rayonnent l'éclectisme rêveur et enchanté

des **12 pièces lyriques de Grieg**, préservées comme un cycle unitaire. Toutes sont des pièces q'il a joué en fin de récital, comme des « bis », ou « encores » selon la terminologie anglos axonne.

De la génération de son consœur argentine Martha Argerich, la féline noctambule (qui n'a pas sa même fidélité au label), **Freire a commencé sa carrière musicale en 1949**. Voilà donc 70 ans que le pianiste incarne une longévité admirable dont les qualités principales sont l'écoute intérieure, un toucher souple et ferme, une expressivité qui approche la suggestivité parfois enivré. Il n'avait que 5 ans quand « **Nelsinho** » joue en concert public au vieux Cine Teatro Brasil à Boa Esperança. A Rio, le jeune pianiste se forme auprès de Lucia Branco, ancienne élève d'Arthur de Greef, lui-même formé par

Liszt. Son récital à Rio d'avril 1953 (9 ans), puis son prix au Concours de piano de Rio 1957 lui permettent de rejoindre Vienne pour y étudier avec Bruno Seidlhofer. Pour nous, Freire demeure l'exceptionnel interprète des deux Concertos pour piano de Brahms (GewandhausLeipzig sous la direction de Ricardo Chailly, Decca) ; on est tout aussi convaincus par ses Chopin, Schumann et Liszt. Une sensibilité à part entre narration et imagination que le programme ENCORES illustre lui aussi.

On y détecte immédiatement un détaché, ce laisser faire, un abandon qui est la marque des grands interprètes ; une présence supérieure dans le piano et pourtant au dessus... cela s'entend dans la construction de ses Pièces lyriques de Grieg, dont le choix met en lumière une nonchalance de plus en plus évanescence, épurée jusqu'à la dernière, faite scintillement dans l'immatériel. Tout cela se déduit d'une rare intelligence qui négocie son rapport avec la matérialité de la mécanique du piano.

Puis l'enchaînement atteint une belle ivresse dans la progression des pièces choisies après Grieg : « Mélodie » de Rubinstein, sorte de quintessence de valse, ou de souvenir de valse éperdue, enchantée ; ce à quoi répond le « Poème » de Scriabine, transcendance et prolongement de la rêverie de Liszt.

A notre avis, les deux Préludes de Rachmaninov sonnent trop durs en revanche, âpres, arides et moins naturels.

Par contre quel détaché là encore, inscrit dans le songe halluciné des « 3 danses fantastiques » de Chostakovitch, au balancement fugace et miroitant, inquiet et sourdement angoissé. Belle ambivalence.

La question nostalgique de Granados, répétant comme une danse toujours recommencé sa caresse interrogative, en une éclipse qui plonge elle aussi dans le mystère irrésolu ; beau toucher mélancolique et fier – gorgé d'un réel panache du dernier Albéniz (Navarra). Bon anniversaire « Nelsinho ». On en veut encore !

CD critique. ENCORES : Nelson FREIRE, piano (1 cd DECCA).